

PETER PIERCE, par Alexander Trocchi.

Je n'eus de contact avec le monde extérieur, pendant ma période de «retraite», que par l'intermédiaire du chiffonnier. Il vivait dans une chambre au-dessus de la mienne, à l'arrière de la maison. Il s'appelait Peter Pierce.

C'était un homme petit, au boitement prononcé. Son menton hérissé de poils bruns était pointu comme un couteau et il l'inclinait souvent, pour mieux voir de son seul oeil. L'autre lui avait été habilement ôté par un chirurgien, dans une salle d'opération qu'il me décrivit. Son profil aveugle avait un aspect vacant, meurtri, presque suppliant, comme celui d'un saint dans une peinture du début de la Renaissance. Là où l'oeil aurait dû se trouver, la chair formait dans l'orbite vide une concavité d'un rose-violet brillant, qui semblait avoir été produite par quelqu'un qui aurait appuyé son pouce de haut en bas et vers l'intérieur du visage, depuis l'arête du nez jusqu'à l'endroit où la peau avait cet aspect blessé, tiraillé. Il était vraiment très laid.

Je lui expliquai que je devais m'éclipser un moment parce que des hommes me recherchaient. J'avais eu maille à partir avec eux et je devais faire le mort quelque temps. Je lui dis que je le paierais s'il sortait m'acheter à manger chaque jour. Il répondit que ce n'était pas la peine. Il le ferait par amitié. Mais comme il insistait toujours pour que nous prenions le repas du soir ensemble, je proposai de prendre le dîner en entier à ma charge, et il en fut d'accord. Nous mangions à l'étage, chez lui, et il apportait parfois une bouteille de bière.

Sa chambre était encombrée d'une quantité de vieux objets. Des chiffons entassés, des paquets de vieux journaux soigneusement ficelés, des pots, des vases, des réveils cassés et des piles de livres. Je me réjouissais des livres. Je lui en empruntais quelques-uns chaque jour pour lire pendant qu'il était en tournée.

Il me dit qu'il aimait bien lire, lui aussi, mais qu'il ne le pouvait pas beaucoup, car avec un seul oeil, cela lui demandait trop d'effort. Il en était désolé, parce qu'il possédait entre autres un buste de Carlyle, et il avait remarqué qu'il détenait quelques-uns de ses livres dans son stock. Il me demanda si je ne trouvais pas qu'avoir en face de soi un buste grandeur nature de l'auteur des livres qu'on lit, aide à mieux comprendre quel était l'homme qui les avait écrits. Je répondis que je n'y avais jamais songé mais qu'il devait y avoir du vrai dans cela, puisque les livres qu'un homme écrit font partie de son comportement. Il hocha la tête avec conviction. Il me dit qu'il aimerait bien, un jour, si cela ne m'ennuyait pas, entendre ce que Carlyle avait écrit, car il se l'était toujours demandé, depuis qu'il possédait ce buste. Il me serait très reconnaissant si je lui en lisais.

Mais nous convînmes de remettre cela à plus tard, au moins à la semaine suivante, car il faisait ses tournées, cette

semaine-ci, à l'autre bout de la ville et, quand il était rentré et s'était occupé du repas, il ne lui restait que le temps de jeter un coup d'oeil à ce qu'il avait rapporté, et de trier les objets et les journaux. Je suggérai de m'occuper de l'emballage pendant la journée, tandis qu'il faisait sa collecte. Il en fut enchanté.

Ce soir-là, il nous avait fait cuire des harengs et, avant que je ne redescende dans ma chambre, comme nous étions assis en train de boire la bière qu'il avait achetée, il me fit comprendre qu'il souhaitait que je devienne son associé. Je m'occuperais, comme je l'avais dit, du tri et de l'emballage, lui de la collecte et de la vente. Le bon écoulement de la marchandise était important, dit-il, mais pour le moment il y veillerait lui-même. Je n'aurais pas du tout besoin de sortir.

Il n'y avait qu'une chose. Il lui faudrait peut-être un peu plus de capital, car il ne pouvait pas toujours acheter ce qu'on lui proposait.

Je lui dis qu'il me semblait tout à fait juste d'investir du capital dans son affaire puisque après tout, il faisait le plus dur, et il avait déjà beaucoup de stock.

Dans l'avenir, nous pourrons aussi utiliser votre chambre, dit-il.

Cela ne m'était pas venu à l'esprit mais j'acceptai car, bien que certains des objets qu'il rapportait eussent une forte odeur, je ne voyais pas ce que je pouvais logiquement objecter à cette suggestion.

Je lui demandai alors combien il estimait que je devais investir dans son affaire.

Il y réfléchit un moment, puis me demanda si je pensais que six livres sterling seraient trop.

Je répondis que je trouvais cela raisonnable et lui donnai l'argent, puis il insista pour me faire un reçu dans lequel il établissait que j'étais maintenant son associé à part entière. Il aimait mettre les choses par écrit, me dit-il, dès que cela avait le moindre rapport avec les affaires. Vous saviez à quoi vous en tenir. Puis il me demanda si j'étais satisfait du reçu. Il me regardait d'un air interrogateur.

Je lui répondis que oui et proposai que, comme je devais m'occuper de l'emballage, nous stockions le papier dans ma chambre et les objets divers dans la sienne. Je pense qu'il fut content de ma suggestion, car tandis que je parlais, je remarquai qu'il observait ses bustes comme s'il redoutait que je lui demande de s'en séparer. Mais quand je redescendis dans ma chambre, il insista pour que j'en emporte un, parce qu'il avait remarqué que mon logement était plutôt dégarni. On aime bien avoir de la décoration, dit-il.

Je le remerciai et m'engageai à me mettre au travail dès le lendemain.

Au matin suivant, l'une des premières choses que je vis prendre graduellement forme dans la lumière du soleil levant, fut ce buste d'homme sans nom, dont une des oreilles était

cassée, et dont les yeux vides étaient restés tournés vers moi pendant mon sommeil.

Les jours qui suivirent, je passai une partie de mon temps à ficeler des liasses de papiers.

Je ne fus pas long à m'apercevoir que les affaires n'étaient guère florissantes, que le stock entassé dans la chambre de Peter représentait l'accumulation de plusieurs mois de travail, et qu'au fil des jours, il ajoutait fort peu à ce qui était déjà là. Je le soupçonnai d'abord de ne plus rapporter à la maison tout ce qu'il récupérait, et d'en écouler la majeure partie sans m'en avertir, avant de rentrer le soir. Comme il m'avait dit qu'il tenait des comptes, je demandai à voir ceux des six derniers mois, pensant qu'un soudain déclin y apparaîtrait, et que quand je le lui ferais remarquer, il comprendrait que je n'étais pas du genre à me laisser avoir. Je m'attendais à ce qu'il rechigne pour me montrer ses registres et je me disais que si c'était le cas, ou a fortiori s'il refusait carrément, je saurais aussitôt que mes soupçons étaient fondés.

Mais il n'en fut rien. Il était très heureux de ma demande. Il me confia qu'il s'était demandé, ces derniers jours, s'il n'avait pas commis une erreur en acceptant comme partenaire un homme assez sot pour investir du capital dans demander à voir les registres de l'entreprise. Cela ne lui avait pas semblé très sérieux.

Je fus surpris par sa franchise et j'admis m'être rendu coupable de légèreté en procédant à mon investissement. Je m'empressai d'ajouter que ce n'était pas dans mes habitudes, mais que j'avais agi ainsi parce qu'il était mon ami et que je lui faisais confiance.

Il regarda par terre pendant que je disais cela, et quand il vit que je n'avais rien d'autre à déclarer, il m'assura que j'étais très aimable de lui faire ainsi confiance alors que je le connaissais depuis peu, qu'il n'avait pas vraiment pensé ce qu'il avait dit – il se sentait gêné – et qu'il trouvait confirmée sa première impression de moi, à savoir que j'étais un homme de cœur.

Je le remerciai de ses propos.

Il me dit qu'au contraire, j'avais bien le droit d'être fâché contre lui. Il avait profondément honte de lui-même. Il se trouvait impardonnable de m'avoir jugé, et blâmable d'avoir négligé la plus importante donnée de la situation. Il espérait que je le pardonnerais, et qu'il n'avait pas perdu mon amitié.

Je l'assurai qu'il n'y avait pas de danger, et que si je rompais mes relations avec lui sous un si mince prétexte, je commettrais à mon tour une erreur de jugement plus grave encore que la sienne.

Il me regarda un moment en silence, puis il me dit que j'étais bien jeune pour parler aussi sagement, que lui-même avait mis beaucoup plus de temps à apprendre cette leçon, et qu'encore maintenant, comme je venais de le voir, il se laissait parfois aller.

Après quoi nous restâmes quelques minutes sans dire un mot. Ni lui ni moi n'avions rien à ajouter. Puis, soudain, il se rappela que j'avais demandé à voir ses livres de comptes. Il espérait que je ne les trouverais pas trop mal tenus et que, s'ils contenaient des erreurs, je n'hésiterais pas à les lui signaler. Il éprouvait de la difficulté dans les travaux de précision avec son oeil unique, et qui ne voyait plus aussi bien qu'auparavant. Il clopina jusqu'à l'armoire et en rapporta trois énormes registres. C'étaient des volumes à demi-reliure en cuir rouge fané, portant sur leur dos les chiffres dorés 1, 2 et 3. Alors seulement, je compris que cet homme devait être très âgé.

Je suppose que vous voudrez juste donner un coup d'oeil aux deux premiers, dit-il. Ils ne contiennent pas grand chose d'intéressant pour vous. J'ai soldé deux des bustes, je crois, quelques babioles et certains livres invendus.

Je lui demandai quelles périodes couvraient ces trois registres.

Il me répondit qu'il ne s'en souvenait pas exactement, mais que nous pouvions vérifier, parce qu'il avait toujours pris grand soin de noter les dates précises.

Nous ouvrîmes le premier registre. Les pages en étaient jaunies par le temps et l'encre s'était fanée en une couleur sépia neutre, anonyme. La date en haut de la première page était le «15 août 1901».

Le jour de l'Assomption, dit-il. J'aurais dû m'en souvenir. J'achetais très peu de choses, comme vous pouvez voir.

Sous la date figurait l'inventaire suivant :

Une montre (cassée) .....	3 d.
Fripes (divers) .....	1 d.
Une gravure représentant un château (inconnu) signée «E Prout» et datée de 1972 (intéressant) $\frac{3}{4}$ d.	
TOTAL	4 $\frac{3}{4}$ d.

Cette gravure, dit-il. J'ai failli me spécialiser dans les oeuvres d'art, les gravures, les bustes, vous savez. Vous remarquerez que je n'ai rien acheté les deux jours suivants. Je devais réfléchir. Il sortit une cigarette à demi consumée de la poche de sa veste et l'alluma. J'y ai renoncé, poursuivit-il, oui, j'y ai renoncé. Il referma les pages du premier registre et me dit que j'aurais tout le loisir, le lendemain, de consulter les deux premiers volumes, mais que pour l'heure, c'était le troisième qui nous intéressait. Les premières notes dataient du «28 octobre 1940».

La veille de la Toussaint, dit-il. C'était la guerre.

Je ne tardai pas à remarquer qu'à de nombreuses dates, aucun achat n'était mentionné. Je l'interrogeai à ce sujet. Il marmonna qu'il avait parfois bien assez de stock, qu'il ne voulait pas en avoir trop. Je passai bientôt aux affaires récentes. Les articles achetés consistaient principalement en

vieux papiers et en fripes, et de plus acquis en quantités dérisoires. Il me sembla étrange, vu le peu d'ampleur de ses activités, qu'il ait décidé de prendre un associé, surtout un qui, comme moi, ne se proposait que d'emballer ce qui était collecté, et je ne trouvais aucune explication logique au fait qu'il ait souhaité élargir son capital, pour une entreprise qui non seulement était en déclin depuis quelques années, mais à laquelle il semblait ne pas vouloir donner la moindre expansion.

Il me regardait avec appréhension, penché en avant sur sa chaise, suivant ma progression page après page, sa tête tournée de côté comme celle d'un oiseau, ses coudes collés à ses genoux maigres. De temps en temps, il faisait une vague allusion à ce qu'il avait fait de telle ou telle marchandise, et me montrait de son index droit la ligne où c'était mentionné. Il s'excusa plus d'une fois pour son écriture, mais elle était tout à fait nette et bien tracée. En dépit de sa modestie, il semblait être un parfait clerc. Je fus surtout frappé par l'absurdité du soin excessif avec lequel il mentionnait jusqu'aux transactions les plus insignifiantes.

Je lui demandai aussi ingénument que je le pus quelle expansion il comptait donner à son affaire avec le capital que j'y avais investi. Il réfléchit un moment avant de répondre, puis me dit qu'il y avait bien sûr plusieurs possibilités, mais que le principal pour n'importe quelle activité, surtout de cette nature, était de disposer d'une réserve de capital flottant. On ne pouvait pas prévoir, me dit-il, quand on en aurait besoin.

J'admis en partie cet argument, mais je soulignai que si l'on se basait sur les chiffres de ces dernières années, il paraissait improbable que nous soyons appelés à utiliser autant d'argent d'un seul coup.

Il répondit que c'était possible, mais que cela ne prouvait rien. Il pouvait très bien, le lendemain même, s'apercevoir qu'il lui fallait non pas six, mais sept livres. Il s'obstinait à refuser de tirer la moindre conclusion du fait que, depuis quelques années, il n'avait jamais acheté pour plus de trois shillings de marchandise par jour, et il se fâcha progressivement en réalisant que je n'étais pas satisfait de ses explications. Je sentais son énervement grandir tandis que je continuais à feuilleter oisivement les pages du troisième volume et, ne voulant pas lui chercher querelle, je laissai entendre que nous aurions tout le temps, dans l'avenir, de parler affaires, et que pour le moment j'étais tout à fait satisfait et souhaitais aller me coucher. Son irritation tomba aussitôt, et il me proposa de prendre une tasse de chocolat avant de redescendre.

Il mit de l'eau à bouillir sur un petit réchaud à alcool dont la flamme bleue et presque transparente semblait ne pas dégager assez de chaleur pour élever la température du liquide, qui n'était pas couvert. Le petit pot, perché en équilibre précaire sur les trois branches métalliques noircies

par le feu, fuma doucement, pendant longtemps, avant que l'eau n'atteigne le degré d'ébullition. La lumière était rare dans la chambre. Le papier peint, sombre pendant le jour – fauve pesant, anastomose d'un lacis de fleurs, de baies et de feuilles, toutes brunes – était maintenant plus sombre encore et s'évanouissait dans l'obscurité des angles ; tandis que Peter considérait la flamme et le pot d'eau comme s'il savait à quoi il devait s'attendre, mais cependant interrogateur – tantôt se courbant pour regarder la flamme, tantôt se penchant au-dessus du récipient – et à la fois nerveux, j'eus le sentiment de ne pas être d'ici... d'être un élément détonnant dans un lieu dont l'histoire et toute l'orientation m'étaient étrangers, dévisagé par ces ridicules bustes sans yeux, et avec sur la table devant moi trois registres massifs et indéchiffrables, indéchiffrables non pas parce que je ne pouvais pas quantifier ou identifier les objets notés mais parce que, si je le faisais, j'étais incapable d'en tirer des conclusions : il me semblait y voir clair, mais j'éprouvais quand même l'irrésistible sensation que quelque chose m'échappait. Peter continuait de surveiller la flamme et paraissait préoccupé. Il ne parlait pas. S'il n'y avait eu la nervosité qui semblait transparaître dans sa façon d'attendre, j'aurais pu croire qu'il avait oublié que j'étais avec lui dans la pièce. Mais il était évident qu'il ne m'avait pas oublié. L'idée me vint que peut-être, pour une raison ou pour une autre, il n'osait pas parler. Ses lèvres restaient refermées sur ses gencives rose pâle, dont celle du bas seulement contenait une rangée de dents brunes semblables à des bornes plantées irrégulièrement. Il préparait du chocolat. Il voulait se consacrer à cette activité pour se libérer de moi. En même temps, il voulait être en train de faire quelque chose pour moi. Je supposai que c'était sa façon de me montrer sa désapprobation et simultanément de me faire savoir qu'en dépit de cela, il se considérait toujours comme mon ami, mon partenaire. Je me demandai s'il se rendait compte combien ces circonstances étaient inhabituelles pour moi. Rien ne m'était familier dans cette pièce. Tout – Peter lui-même, les divers objets – était dérisoire, gratuit et cependant grave, d'une certaine manière, car si évidemment important pour lui. C'était comme un théâtre de marionnettes où, étrangement, les marionnettes bougeaient toutes seules. Je ne pouvais qu'observer de l'extérieur. Je le vis s'impatienter. Puis, après un instant d'hésitation, il mélangea la poudre brune à l'eau. Pendant qu'il faisait cela, je songeai que ce n'était pas la meilleure façon de s'y prendre, que le cacao avait tendance à former des grumeaux quand on le saupoudrait sur l'eau chaude, et je voulus le lui dire mais je m'aperçus que je ne le pouvais pas, car inexplicablement je me demandais si je n'avais pas tort. Pourtant, tout le temps que je restai coi, je sus qu'il n'en était rien.

Voilà, dit-il enfin, en écartant le chocolat de la flamme. Il continue de le brasser tout en l'apportant à la table,

fumant mais toujours pas bouillant. Vous pouvez mettre les livres par terre, dit-il. Je les rangerai après.

Je posai les registres l'un sur l'autre à mes pieds et il plaça devant nous deux tasses, qu'il remplit de ce chocolat léger et aqueux comme du thé, à la surface duquel flottaient, telles de minuscules boules de sable humide et sombre, les grumeaux de poudre non dissoute, comme je l'avais prévu. Il en renversa un peu sur la table et l'essuya avec un mouchoir rouge tout froissé qu'il trouva dans la poche de sa veste.

Piètre serveur, dit-il pour s'excuser.

Je hochai la tête.

Ce n'est pas sucré, dit-il alors. Je n'ai pas de sucre.

Je lui dis que ça n'avait pas d'importance, que j'aimais bien en boire comme ça, et nous nous assîmes l'un en face de l'autre en attendant que le chocolat refroidisse, avant de le boire. Il m'expliqua qu'il aimait cette boisson parce que ça le faisait bien dormir, et me confia que parfois, en pleine nuit, s'il n'arrivait pas à trouver le sommeil – sa mère aussi avait souffert d'insomnies – il travaillait un peu à ses registres.

Il y a toujours quelque chose à faire, vous savez, dit-il.

Il aimait rédiger ses notes d'abord au crayon tendre, un 3b, car cela s'effaçait facilement, et il ne les repassait à l'encre qu'après avoir vérifié ses comptes et examiné l'inventaire. Pour cette opération, il se servait d'un porte-plume doté d'une plume en acier qu'il choisissait dans une vieille boîte à pastilles, parmi une quantité d'autres, différentes en épaisseur, en forme, en flexibilité, et qu'il essuyait toujours avec soin, après s'en être servi, sur un chiffon spécial qu'il avait lui-même fabriqué avec quatre bouts d'étoffe circulaires cousus ensemble, par le milieu, avec un bouton de chaque côté. Il voulait, disait-il, me montrer ses plumes, et il se releva sans avoir touché à son cacao, pour aller voir dans le placard. Il en revint avec un carton à chaussures, qu'il posa devant lui sur la table en se rasseyant. Il en sortit la petite boîte à pastilles, dont l'intérieur était tapissé de papier absorbant, et versa un petit tas de plumes sur la table. Quand elles tombèrent en tintant, son visage s'éclaira. Il y avait des plumes dorées, argentées, bleues et brunes. Il en choisit une dorée, pourvue d'un embout à deux canaux, et me la tendit en souriant.

C'est une plume dernier cri, dit-il d'un ton méprisant. Elle est censée retenir assez d'encre pour écrire cinq cents mots. Elle fait toujours des taches.

Il me dit qu'il jugeait prudent de tester chaque nouvelle plume avant de se risquer à s'en servir pour les registres, et j'en fus d'accord.

Elle fait toujours des taches, répéta-t-il. Je ne sais pas pourquoi je la garde. J'ai toujours eu envie de la jeter.

Cependant, il me la reprit et la remit dans la boîte. Il continua de m'expliquer les mérites de chaque plume, en me les tendant l'une après l'autre pour que je puisse les regarder,

mais sans me laisser les toucher. Ce refus de me permettre de les examiner par moi-même me contraria un peu. Je ne comprenais pas son attitude, peut-être voulait-il m'empêcher de trop m'y intéresser. Chaque fois que je faisais le geste de saisir une plume qu'il tenait dans la lumière pour que j'en observe la pointe en forme de lance ou de pique, le contour de la fente ou du trou, il la retirait promptement et la reposait dans la boîte. J'en fus de plus en plus exaspéré et finalement, excédé, je lui fis remarquer assez grossièrement que son chocolat refroidissait.

Il tendit l'oreille un instant, comme s'il ne m'avait pas compris, puis soudain me sourit et me remercia de le lui avoir rappelé. Il ne l'aimait pas trop chaud, mais pas trop froid non plus, me dit-il. Après avoir avalé deux ou trois gorgées hésitantes en découvrant sa gencive supérieure édentée, il me confia qu'il choisissait toujours avec grand soin la plume qu'il allait employer pour telle ou telle occasion particulière. Il me dit que comme cela, c'était plus exact. Je ne comprenais pas bien ce qu'il voulait dire, mais je l'approuvai et il répéta, Oh oui, c'est plus exact.

Après quoi nous passâmes un moment à boire sans parler.

Il referma la petite boîte à pastilles, la replaça dans le carton à chaussures, dont il avait bien pris soin de ne pas me montrer le reste du contenu, puis, comme s'il avait oublié qu'il m'avait déjà posé la question, il me redemanda ce que je pensais des registres. Il me dit qu'il espérait que j'en étais satisfait et, quand je lui eus répondu que oui, il hocha la tête et déclara qu'il avait toujours été sûr que je répondrais cela, mais que c'était un soulagement de m'entendre le lui assurer personnellement. Outre qu'il lui semblait naturel de vouloir que son associé soit satisfait de la tenue des comptes, il était heureux d'avoir l'occasion d'entendre l'opinion de quelqu'un. Cela lui avait toujours paru souhaitable, mais il n'avait jusqu'alors jamais assez fait confiance à quiconque pour montrer ses registres. Il fallait être prudent.

J'en fus d'accord. Je lui demandai quelle raison il avait de me faire confiance.

Il me répondit que c'était difficile à dire. Mais que c'était son sentiment depuis le début.

Je le remerciai sans enthousiasme. J'étais fatigué. J'avais fini mon chocolat, mais je ne l'avais pas aimé. Tout en me levant pour partir, je me demandai quelle serait son attitude envers moi, s'il savait que j'étais recherché par la police. Je n'étais plus surpris par son manque de réaction au fait que des hommes étaient censés me rechercher. Il l'acceptait, le croyait, et c'était tout. Cela ne l'intéressait pas.

Rien n'aurait pu mieux me convenir.

Nous nous souhaitâmes une bonne nuit et il me serra la main avec chaleur, en déclarant qu'il sortirait le lendemain

comme d'habitude. Puis il regarda autour de lui, se gratta la tête et parla de bientôt solder du stock.

Je lui dis que j'avais confiance en son jugement, car après tout il était plus expérimenté que moi, et cela sembla lui plaire. Il se pencha avec sollicitude au-dessus de la rampe tandis que je descendais vers ma chambre.

J'étais ennuyé et agité. Je lus un livre pendant un moment, puis je me fis frire un oeuf. Je n'avais pas faim. Mais le fait de préparer cet oeuf, puis de le manger, me donna une occupation. Lorsque j'eus terminé, je consacrai cinq minutes à nettoyer la poêle avec de vieux journaux. Ils étaient jaunis, dataient de plus de dix ans, et l'urgence des nouvelles imprimées semblait futile, comme les poses des gens sur les vieilles photos.

J'étais dans cette maison depuis plus de trois semaines et j'avais décidé qu'il serait prudent que je quitte la ville en train le lendemain. Je n'avais rien dit de mes intentions à Peter. D'une certaine façon, pensais-je, il ne l'aurait pas compris. Pendant ces trois semaines, j'en étais venu à réaliser que le monde de la police et des petits malfaiteurs comme moi, et même le monde entier, n'existaient pas pour lui, ou seulement de façon étrange, oblique. Ce n'était pas qu'il se serait fait du souci pour ma santé. Il n'était guère conscient de ce que je risquais. Simplement, je sentais qu'il serait incapable de comprendre ma décision de l'abandonner, ainsi que notre association. En même temps, j'étais curieux de savoir ce qu'il faisait au cours des longues heures pendant lesquelles il était censé collecter de la friperie et du papier. C'est ce qui me décida à le suivre.

Il était dix heures passées, le lendemain matin, lorsque je l'entendis descendre l'escalier, franchir mon palier et sortir. Mon propre sac était déjà prêt, et je lui avais laissé une courte lettre pour le remercier de sa gentillesse et m'excuser de ce départ soudain. Je pus l'apercevoir depuis la fenêtre. Il hésita puis, comme s'il venait d'avoir une idée, il se mit à remonter la rue vers la gauche. Il portait un petit sachet en papier marron et ne marchait pas vite.

Quelques instants plus tard, je le suivais à une distance d'une vingtaine de mètres. La première chose qui me frappa fut qu'il ne semblait aller nulle part en particulier. Il tournait souvent à angle droit, recoupait presque son trajet précédent, et il hésitait longuement à chaque croisement. De dos, son épais pantalon gris avait un aspect d'accordéon. Les jambes en étaient trop longues pour lui. Ses pieds, chaussés d'informes souliers bruns aux empeignes déchirées, faisaient un bruit de frottement quand il marchait. Il portait une veste de serge bleu marine, effilochée aux poignets et aux coudes, et un chapeau mou gris aux bords ridiculement larges. Je me demandais ce qu'il pouvait y avoir dans son sachet. Je le filais de près. Ainsi, pensais-je, les gens feraient plus attention à lui qu'à moi – avec son chapeau, son sac en papier, sa démarche traînante, chaotique.

C'était une belle matinée et les rues étaient pleines de monde. Je le perdais parfois de vue un instant et je faillis le perdre tout à fait quand, à un coin de rue, il tourna brusquement sans que je m'en aperçoive. J'hésitai à ce carrefour, et je m'apprêtais à partir dans la mauvaise direction, quand je le vis qui revenait vers moi, longeant le trottoir. Je m'esquivai dans une entrée de magasin et l'instant d'après, je l'aperçus qui hésitait au coin de la rue, à quelques mètres de moi. Enfin il traversa et prit l'artère principale en direction du jardin public.

Tout en le suivant dans le parc, je me demandais quelle raison pouvait l'amener ici. L'endroit était presque désert. La plupart des hommes de mon âge étaient au travail, et ceux qui n'y étaient pas se remarquaient. J'étais assez ennuyé de l'avoir suivi là. Deux jeunes hommes et une fille me croisèrent sur le sentier – des étudiants, supposai-je, car ils portaient des livres. En me voyant, ils avaient cessé de rire, et je crus un instant qu'ils m'avaient reconnu. Mais lorsqu'ils furent derrière moi, ils rirent à nouveau, et la voix de l'un des hommes me parvenait, forte, artificielle et excitée, comme s'il imitait quelqu'un, puis la fille rit encore. Je me retournai pour la regarder. Elle marchait entre eux, balançant un sac à main cylindrique au bout d'une longue sangle de cuir, et portait des chaussures basses et une robe d'été. Ses cheveux d'un blond éclatant s'élançaient de son cou avec grâce, en une queue de cheval enrubannée. Elle avait la taille mince, et elle était visiblement désirée par les deux hommes. Je réalisai soudain combien j'avais été ridicule d'avoir peur. A part quelques policiers, nul ne pouvait me reconnaître.

Peter, plus semblable à un moulin à vent qu'à un homme, grimpa un sentier qui menait en haut de la colline. Je ne compris que plus tard ce qu'il y avait de troublant en lui : quelque chose de familier comme peuvent l'être des enfants terribles, ou ce qui manque mais devrait être là, une absence qui, plus significative que ce qui reste présent, nous frappe en profondeur, intimement, et nous donne la sensation d'être en face du sous-humain. Les morts sont comme cela, ainsi que les handicapés, et Peter était de ces derniers. Quand sa silhouette se détacha sur la ligne d'horizon, un triangle de lumière matinale blanche dansa entre ses jambes noires en mouvement, l'arceau formé par son dos et ses bras se tordit horizontalement au-dessus d'elles comme une racine tubéreuse, et sa tête, une boule au-dessous du large chapeau, ne regardait dans aucune direction, comme si plus aucune direction n'avait de sens maintenant, ni le parc, ni la circulation au loin sur la route, ni les gens qui marchaient alentour, ni rien excepté le geste gratuit qu'il accomplissait, et qui ne lui appartenait pas, car il en était absent.

Lorsque j'atteignis la crête de la colline, je regardai l'étang en contrebas. Peter était là, penché en avant au-

dessus du grillage, tenant dans l'une de ses mains le sac en papier marron, d'où il extrayait du pain, qu'il tendait paisiblement à quatre bruyants canards. Il était trop absorbé par ce qu'il faisait pour me remarquer. Je l'observai quelques minutes sans bouger puis, comme je ne voulais pas qu'il me reconnaisse, je fis demi-tour et m'éloignai lentement. Il était presque midi. Le train partirait de la Gare Centrale dans cinquante minutes. J'allais pouvoir le prendre. Ma dernière vision de Peter me reste en mémoire. Il avait ôté son chapeau aux larges bords et, avec son mouchoir rouge, il s'épongeait le front, au-dessous de ses fins cheveux ébouriffés par le vent.

«*Peter Pierce*», du recueil *The outsiders*, New York, 1961.  
Traduit de l'anglais par Philippe Billé.